

côté des autres et ceci, à partir de la question initiale «Pourquoi cet homme fut-il tué précisément à cet endroit et non devant la maison d'à côté?» pour en arriver à la question finale «Qui porte la responsabilité de toutes ces souffrances?».

Typiquement hollandaise également, la cérébralité, apparente ici surtout dans la structure du roman. Ce trait caractérise aussi Mulisch: «Les livres qui ne sont pas composés d'après un schéma sont des mollusques... Pour moi, un livre doit avoir une ossature. Une ossature qui ne saute pas aux yeux, il lui faut rester invisible tout en étant évidente». (*Septentrion* 1/84, p. 5). Il est impossible de dévoiler en quelques mots la structure subtile de *L'attentat*, mais permettez-moi d'attirer simplement l'attention sur le choix des épisodes, qui n'est nullement un choix gratuit:

1945 - l'attentat, l'hiver de la famine.

1952 - l'amnistie des prisonniers de guerre allemands à Breda.

1956 - Amsterdam proteste contre l'invasion russe en Hongrie.

1966 - le mouvement Provo.

1981 - Amsterdam manifeste pour la paix et contre les armements nucléaires.

Une troisième particularité fait de *L'attentat* un roman typiquement hollandais: pas de place pour le pathétique; au contraire, toutes les émotions sont «refroidies» et décrites avec une certaine distance, dictée par la raison. Mais la tension entre les événements dramatiques et leur analyse à froid contribue à créer ce que Nicole Zand a nommé «un dénouement qui vous laisse un goût de cendre...».

Après sa traduction remarquable de l'œuvre *Het land van herkomst* d'Eddy du Perron, parue en 1980 chez Gallimard, sous le titre *Le Pays d'origine*, Philippe Noble vient de permettre au lecteur français d'accéder à un deuxième roman essentiel de la littérature néerlandaise. «Toutes les bonnes choses vont par trois», dit un proverbe néerlandais, mais nous espérons bien qu'en tant que traducteur, Philippe Noble ne s'en tiendra pas à trois! ■

JAN DELOOF

Adresse: Lindelaan 25, B-8550 Zwevegem.

Traduit du néerlandais par Paul Lecompte.



Portrait
de Bill Orix (1945)
par Ania Staritsky.

IN MEMORIAM BILL ORIX

GUILLAUME Hoorickx né à Anvers avec le siècle est mort à Paris en novembre 1983 sous le nom de Bill Orix. Son tombeau au cimetière Montparnasse scelle à jamais un destin d'exception.

Elève de l'Allgemeine Deutsche Schule dans sa ville natale jusqu'à la guerre de 1914, il poursuivra ses études aux Pays-Bas où ses parents s'étaient réfugiés. Successivement engagé volontaire dans l'armée belge, diplômé de l'Ecole de Médecine tropicale d'Anvers, importateur de produits pétroliers, participant aux Jeux Olympiques d'hiver à Saint-Moritz en 1928 avec l'équipe belge de hockey sur glace, fasciné par les mouvements artistiques contemporains, Hoorickx, lors de l'exode en 1940 se fait embaucher comme manœuvre à l'arsenal de Tarbes, dans les Hautes Pyrénées. Entré dans la Résistance, il circule entre la Belgique et la France, mais son action clandestine est dénoncée à la Gestapo qui l'arrête en 1942. De prison en prison (Bruxelles, Berlin, Leitmeritz, Görlitz, Dresden, Prague, Linz), son calvaire de *Nacht und Nebel* prend fin à Mauthausen où il est libéré en mai 1945 par l'armée américaine.

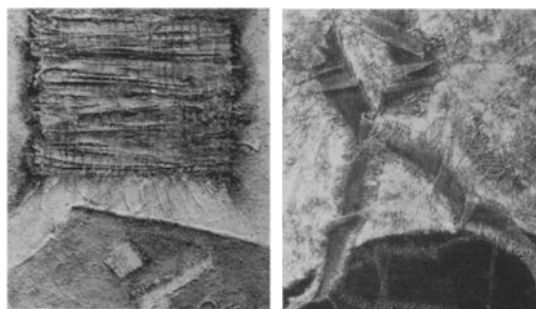
C'est un autre homme qui échappe de justesse au camp de la mort. Il a changé d'identité au physique, au moral et il se nommera désormais Bill Orix.

Il a quarante-cinq ans. L'univers des lieux d'extermination le hante. Il peint. Son témoignage reflète le cauchemar vécu dans une dramatique osmose entre la vie et la mort, ces for-

mes toutes deux corrompues du destin concentrationnaire.

Mais en peintre professionnel mûri par l'impact de son art, il parvient à se défaire de la gangue d'horreur qui le murait encore dans son passé d'animal enchaîné. Cette deuxième libération allait le conduire, comme il le confessa plus tard, vers l'abstraction, vers la visualisation de l'essentiel. Réduire à l'indispensable le processus de création est la nouvelle ligne de conduite d'Orix. Il est devenu serein et ses «idéogrammes», comme ses «paysages de l'entendement» révèlent une force tranquille pleine de résonances symboliques. Il parcourt une nouvelle étape, rencontre une dernière libération en se forçant à intégrer dans les espaces qu'il crée à la fois la matière et la couleur. Ambitieuse technique que l'utilisation de jutes noyées dans la couleur, insérées dans la toile, incorporés... dans le vide. Orix a affirmé qu'il délaissait ainsi «la surface-plan pour s'accorder dynamiquement au rythme d'une construction spatiale aux plans colorés, accidentés, rugueux, granuleux». Et il ajoute pour clarifier la signification de ses recherches: «Structurés par un amalgame baroque de jutes de textures variées, ces éléments effrangés, troués, effilés, pliés, constituent un matériau, en quelque sorte transmuté, sur le relief épidermique duquel s'incorporera la couleur, donnant finalement naissance à une trans-figuration suggestive du tableau-objet par intégration de tous ces éléments».

Ayant épousé à Nice le peintre Ania Staritsky, Orix travaille dans cette ville comme à Paris. Dans ses deux ateliers, sa peinture évolue de plus en plus vers l'absolu dépouillement. Son ami le peintre et essayiste Michel Seuphor, Anversois comme lui et à peu près de son âge, voisin à Paris aussi dans cette avenue Emile Zola qui relie l'ancienne commune de Grenelle au pont Mirabeau où «coule la Seine et nos amours», range parmi les plus beaux tableaux d'Orix qu'il lui ait été donné de voir «les collages blanc sur blanc où seules les épaisseurs des étoffes collées marquent le dessin, soit par l'ombre portée, soit par le trait de la coupure. De toutes les couleurs, le blanc demeure la reine. Et s'il importe de la fuir parfois, c'est



Jute noyé
par Bill Orix (1973).

Démarche concertée par
Bill Orix (1961).

pour mieux la connaître ensuite par de nouvelles approches». Mais au-delà de ces textures dans lesquelles Ivo Michiels découvre le miroir intime, profondément enfoui dans l'homme, d'un paysage aux ruines spirituelles, Orix nous ouvre la «boîte noire» où fourmillent les éléments enregistrés par son regard et par son attitude devant la création. Nous y trouvons à tous les stades de leur développement des minéraux, des végétaux, des couleurs, d'insaisissables figurations comme le vent, le ciel, l'envers de la nature.

Les dernières années de sa vie, Orix handicapé par des yeux abîmés avait délaissé son art pour ne s'occuper que de l'œuvre de sa femme Ania Staritsky, bien que le couple se soit séparé. En vérité, cet homme doué, entouré par la sollicitude d'innombrables amis auxquels il confiait volontiers ses tableaux - ils sont une soixantaine, véritables gardiens d'un «musée» Orix - avait été profondément marqué par la douleur de perdre son fils unique, Stewart à bord d'avions de ligne, qui disparut en plein ciel happé par le vide du fait d'une porte mal verrouillée. Sa propre mort fut lente à venir; elle ne lui épargna aucune souffrance morale ou physique.

On trouve ses tableaux dans une vingtaine de pays et à l'occasion de la dernière grande exposition rétrospective qui lui avait été consacrée, il y a dix ans à Anvers, une monographie avec des textes de Michel Seuphor, Maurits Bilcke, Eric Newton, Frank Popper, Edmond Humeau, Roger Otahi, Ivo Michiels et 25 planches avait été éditée par Marcel Peeters Centrum VZW Anvers (mars 1974).

SADI DE GORTER

Adresse: 29, Boulevard Edgar Quinet, F-75014 Paris.